

Gabrielle Roy
Ces enfants de ma vie

François Hébert

Volume 20, numéro 1 (115), janvier–février 1978

... Les commencements de la langue française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60039ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1978). Gabrielle Roy : ces enfants de ma vie. *Liberté*, 20(1), 102–105.

Chroniques

littérature québécoise

GABRIELLE ROY : CES ENFANTS DE MA VIE

*« Je me suis vue, à ma place, à mon pupitre,
me regardant aller au sommet de la route
avec les enfants... »*

Comme moi, peut-être, en refermant *Ces enfants de ma vie* (Stanké, 1977) de Gabrielle Roy, vous aurez eu envie d'avouer très simplement, tout bêtement, que vous avez failli pleurer d'émotion, tant à la fois la qualité de l'expérience de l'institutrice qu'aura été Gabrielle Roy et son génie d'écrivain vous ont ravi — littéralement transporté dans un autre monde, volé à vous-même tel que vous croyiez vous connaître et rendu à votre vérité simple, nue, éclatante, fragile — votre vérité vive, vos sources.

Grand voyage en vérité.

* * *

Et pourtant, sauf une fois, vous n'êtes pas sorti de chez vous. Vous êtes resté dans votre salon à lire, ou à la petite école, à écouter la maîtresse, ou à observer quelque camarade exceptionnel, unique — comme chacun d'ailleurs. Et si vous en êtes sorti, c'était pour rentrer, enfant, chez vous, où vous attendaient vos parents, comme le matin l'institutrice vous

avait attendu, que vous avez quittée le soir venu, comme le matin vous aviez quitté vos parents, pour vous diriger vers l'école. Dans la journée, vous avez parfois regardé par la fenêtre le soleil embraser des arbustes, à l'horizon ; au-delà, c'était la nuit. Et parfois, vos activités, vos rêves vous ont donné l'illusion, aussi belle que tragique, que vous pouviez être ailleurs qu'ici, où vous êtes encore, confiné à vivre et à mourir. Non, vous n'êtes pas sorti de chez vous.

* * *

Sauf une fois, dis-je, quand vous avez accompagné l'institutrice et Médéric dans leur chevauchée, dans la plaine, jusqu'aux collines, et alors, vous avez traversé les arbustes, jusqu'à la source cachée sous un grand arbre couché, dans laquelle vous avez plongé pudiquement votre main pour y caresser de secrètes truites froides, interdites.

Sans doute, ni plus ni moins mystérieuses que votre main qu'elles caressaient, en la frôlant furtivement.

* * *

Et puis non, cela ne vous est pas arrivé : vous avez lu un livre, c'est tout. Vous avez cru y être, vous n'y étiez pas. Vous avez été ensorcelé par la plume de Gabrielle Roy. Elle, elle y était.

Ou son institutrice ?

Et tous ces enfants, que sont-ils devenus ? Ont-ils d'ailleurs vraiment existé ?

Il est facile de se pincer pour vérifier que l'on existe ; il est plus difficile de vérifier que l'on a existé, de pincer celui que l'on fut.

— Le soleil est mort ! s'exclame l'un des enfants.

Voilà bien le drame.

* * *

La manière plutôt que la matière...

D'habitude, il appartient aux plus âgés d'instruire les jeunes, comme il appartient aux hivers de préparer les printemps. Mais qu'arrive-t-il dès lors que l'enseignante est jeune et n'a nulle *matière* à communiquer à ses élèves, autre que

l'amour ? Eh bien, ce sont les enfants qui le lui indiqueront, le chemin à suivre, jusqu'à leur coeur. Elle arrivera à chacun par là-même où chacun vient à elle, à Vincento en le regardant d'une certaine *manière*, par le regard, pour ainsi dire par ses yeux à lui « qui la mangent » ; à Nil, par l'ouïe. A Médéric, par le toucher : mais dans ce cas-ci, elle n'osera pas. Car la sensualité totale n'est permise que lorsqu'elle n'opacifie pas le mystère, et la fidélité de l'institutrice à l'impalpable est plus forte que son désir d'étreindre des corps.

* * *

On ne reçoit que ce qu'on donne : à Noël, l'institutrice fait fermer les yeux à sa classe et leur fait croire qu'un visiteur leur distribue des cadeaux. Les enfants croient qu'elle, c'est lui . . . Plus tard, chez elle, un enfant frappe à la porte : le petit visiteur, Clair, lui apporte un cadeau. A elle qui, sans doute, ne croyait plus au Père Noël : eh bien, ça lui apprendra !

* * *

En fait, le grand cadeau, dans toute l'affaire, ce sont les enfants eux-mêmes. L'institutrice les reçoit, les accueille ; tant et si bien qu'on se prend à croire que c'est elle la mère, si jeune pourtant et si féconde, et amoureuse d'eux, comme une vraie mère, qui voudrait bien les garder mais ne cherche qu'à apprendre à s'en défaire. Et ils finissent par s'en aller, tous, pour ne plus revenir — par s'éteindre derrière les collines, comme après Noël on enlève au sapin les lumières qui, durant quelques instants trop vite évanouis, l'auront éclairé.

* * *

Douceur et douleur, liens et déchirures dans ces nouvelles : selon vos penchants, vous avez lu des histoires tendres ou tristes ; mais je crois qu'au fond, et nul ne l'emporte, une grande joie combat un sentiment profondément tragique. L'institutrice se réjouit de la proximité de ses enfants ; mais presque aussitôt, immanquablement, elle doit s'en séparer. Pire : quand ils sont là, tout près, elle sait aussi qu'ils ne sont pas là, pas tout à fait là — et cette lézarde lui est un abîme ; elle sait déjà que tantôt ils n'y seront plus : elle sait déjà, dans l'instant, qu'elle s'en souviendra, de cet instant.

Tous ces instants, d'ailleurs, n'en sont pas, des instants, n'en sont plus ; déjà, dès le commencement du livre : ce sont des souvenirs.

* * *

Notre plus grande fascination vient probablement du fait que la narratrice a le don de rendre à ces instants privilégiés — comment oublier l'un des plus beaux : la rencontre des regards du père Demetrioïff et de son fils, sous les yeux de la maîtresse ? — de leur rendre, comment dire ? leur *présence*. Ces instants tout à la fois restent et passent, constants et instables, illustrant la poignante précarité de nos destins et l'énigmatique pouvoir de la mémoire. Et de la littérature.

* * *

Car il n'y a pas que l'institutrice qui m'ait, avec ses enfants, conquis. Il y a aussi l'écrivain. Surtout l'écrivain. Et je crois bien qu'au fond, quand j'ai parlé de l'institutrice, je pensais à l'écrivain. J'ai peut-être tort, mais j'apprends peu à peu ceci : que les plus grands écrivains ne racontent rien d'autre que ce qu'ils racontent, je veux dire qu'à la fois ils disent ce qu'ils disent et pas autre chose, mais ils disent aussi ce qu'ils ne disent pas, ne pouvant pas le dire autrement qu'ils ne le disent.

En l'occurrence, Gabrielle Roy parle d'une institutrice, oui ; mais en même temps, non : elle parle d'elle-même ; et de parler à des lecteurs. D'apprendre à leur parler, et de le leur enseigner. Le petit Demetrioïff qui dessine de belles lettres au tableau, sans trop les comprendre, c'est aussi un symbole, une partie de Gabrielle Roy. Un peu de la même manière, Nil qui chante, c'est, ce serait elle ; et Vincenzo qui la dévisage ; et André qui garde la maison — et enfin, Médéric, ce petit homme qui l'aime.

Mais aussi, ces garçons, c'est nous, les lecteurs ; et ce que l'institutrice inscrit en blanc sur noir au tableau, c'est aussi ce que Gabrielle Roy écrit en noir sur blanc sur le papier.

Lecture — davantage : *expérience* inoubliable . . .

FRANÇOIS HÉBERT